

Correspondance au Rév. C. Chiniquy.

[La lettre qui suit touchant le Bourbonnais reçoit de nous l'accueil facile que les écrits de M. Chiniquy ont en tout temps obtenu de ce journal. Mais nous croyons devoir user ici du droit de commentaire.]

A. M. l'Éditeur des Mélanges Religieux.
Ste. Anne, Mount Langum, Iroquois Co., Illinois,
28 avril 1852.

Monsieur,
Depuis quelques mois, mon nom est trop souvent mêlé dans la déplorable discussion qu'on a si mal à propos soulevée touchant Bourbonnais, pour que vous ne me permettiez pas de m'expliquer devant mon pays.
D'abord, je proteste contre l'intention qu'on me donne, d'affaiblir la nationalité canadienne, et d'attirer les populations du Canada vers les États-Unis.

Jamais, non, jamais une pareille pensée n'a germé ni ne germera dans mon cœur. Et ceux qui m'accusent de montrer trop de zèle à faire émigrer les Canadiens, ne me comprennent pas et me calomnient. Mais je ne m'en plains pas.

Lorsque, touché du triste état moral des Canadiens dans les États-Unis, et du déplorable abandon où la plupart se trouvaient, je pris la résolution de travailler à les réunir dans un lieu, où ils auraient en abondance les biens de la terre, sans être exposés à perdre ceux du ciel, j'avais le sentiment que cette œuvre était grande et belle, et bien au-dessus de mon mérite. Et le petit nombre d'amis à qui je m'en ouvris tout de suite, me confirmèrent dans cette pensée.

Mais, je ne me fis pas illusion sur ce que cette tâche avait de difficile; et surtout, je m'ignoraient pas que mes ennemis et mes faux amis, sauraient bien m'en faire un crime, et que plusieurs de mes amis même en seraient contristés. Mais je voulais travailler à la gloire de Dieu, à l'honneur de la religion et au salut de mes frères, en cherchant à sauver nos pauvres Canadiens émigrés; je ne devais donc pas me laisser arrêter par les faux jugements des hommes.

L'envahissement de malheureux interprétations et de soupçons injurieux, dont je suis l'objet en ce moment, je l'avais prévue; bien plus, je l'avais prédite à Monseigneur de Chicago, lorsque, dans le mois de mai de l'année dernière, je lui développai mes plans à ce sujet.

J'ai consacré 14 des premières années de ma vie de prêtre à l'établissement de la société de tempérance au Canada; et, tandis que les uns me bénissaient et m'élevaient jusqu'au ciel, les autres ne voyaient en moi qu'un fanatique, un menteur, un orgueilleux. Je vois qu'il en sera ainsi de mes dernières années. Que Dieu soit béni!

J'ai consacré le reste de ma vie au salut de ceux de nos malheureux compatriotes, que la misère des temps a forcés de s'exiler au milieu d'un pays, où la foi d'un grand nombre a déjà fait un triste naufrage, et où le salut de presque tous est en danger. Or, l'unique moyen de leur être utile d'une manière solide et permanente, n'était-il pas de les réunir dans un lieu possible sur un même point?

Car, autant les traditions chrétiennes se perdent aisément dans les familles catholiques isolées et comme noyées parmi les protestants, autant ces traditions se conservent et se fortifient, si vous approchez ces familles et si vous en faites un peuple. C'est surtout de nos Canadiens catholiques et trop souvent peu ins-

truits, dont on peut dire "que l'union fait leur force et l'isolement leur ruine."

Mais, comment devais-je m'y prendre pour faire venir sur un même point les milliers de familles canadiennes que le flot de l'émigration a portés, depuis dix à quinze ans, vers Boston, New-York, Albany, Troy, Cohoes-Ville, Syracuse, Burlington, Platts-burg, Ogdensburg, Oswego, Buffalo, Michigan, Rochester, Niagara, Chicago, etc., etc., et mille autres lieux qu'il serait trop long d'énumérer? Il n'y avait absolument qu'un moyen de trouver et de montrer à tous ces infortunés émigrés, un lieu, où, avec les avantages inappréciables de ne vivre qu'avec des Canadiens catholiques, ils auraient les chances les plus certaines de se créer une existence honorable pour eux et pour leurs familles. J'avais vu que des prêtres Allemands et Irlandais s'étaient dévoués à de semblables œuvres, en faveur de leurs pauvres concitoyens émigrés; qu'ils avaient réussi à les réunir dans un même lieu, et qu'ils en avaient formé partout des paroisses nombreuses et respectables, sans que jamais personne n'y trouvât à redire. Au contraire, j'avais toujours entendu dire et je croyais que ces prêtres avaient bien mérité de leurs nations, et que Dieu ne pouvait que bénir leur dévouement. En marchant sur les traces de ces dignes prêtres, Dieu sait que je ne cherchais pas l'estime des hommes; mais, je vous avouerai ingénument, que je ne croyais pas qu'on chercherait en Canada, à me faire passer pour l'ennemi de mes concitoyens à ce sujet.

Ce lieu, propre à réunir les Canadiens dispersés dans les États-Unis, je l'ai trouvé dans Bourbonnais et ses environs. J'ai vu de mes propres yeux, les incroyables beautés de ces prairies. J'en ai parcouru en partie l'immense étendue, j'en ai admiré l'incalculable fécondité. Mais le silence qui régnait dans ces prairies si riantes et si belles, ne faisait mal; en touchant de mes mains ce sol si riche, il m'a semblé que Dieu voulait qu'il y eût là d'autres êtres que des animaux sauvages pour louer son saint nom. Je me suis donc dit: "pourquoi n'en pas faire connaître à tant de malheureux Canadiens qui végètent dans la misère, les inépuisables trésors que la divine providence a préparés à l'homme dans ces vastes contrées. Pourquoi, surtout, ne pas réunir ici cette multitude de Canadiens qui sont comme noyés et perdus sur l'immense territoire des États-Unis. Ces infortunés compatriotes, isolés au milieu des populations protestantes et infidèles, qui, trop souvent, les dépravent ou les méprisent, n'oublient que trop aisément leur foi. Pourquoi ne pas les appeler à faire triompher la croix de Jésus-Christ au milieu de ces magnifiques contrées? Réunis ici, ces Canadiens formeraient une population forte par sa foi, comme par son nombre et sa richesse—ils auraient leurs églises et leurs prêtres à eux. Ils choisiraient leurs maîtres d'écoles, ils éliraient leurs propres magistrats—ils n'auraient pas le bonheur de retrouver leur ancienne patrie, avec son incomparable St.-Laurent et ses sublimes montagnes et ces belles rangées de maisons blanches, qui apparaissent comme un peuple d'anges, aux yeux du voyageur emporté par la vapeur rapide;—Non, ces Canadiens ici n'auraient pas la patrie qui les vit naître—mais ils auraient tout ce que l'homme peut désirer, lorsqu'il est forcé de vivre sur une terre étrangère."

Mais, encore une fois, pour faire venir ces émigrés de tous les points des États-Unis, vers les Illinois, il fallait leur parler, et, surtout, bien leur montrer ce qu'ils avaient à es-

pérer, sous tous les rapports, en se réunissant ici—Je l'ai fait—Et je ne vois pas un mot à retrancher à ma lettre du 13 août dernier (1). Cette lettre, qui a excité tant de mauvais vouloir contre son auteur, a été parfaitement comprise par les Canadiens des États-Unis—J'ai reçu un nombre incroyable de lettres qu'ils m'ont adressées de toute part, pour m'exprimer la joie qu'ils avaient d'apprendre que j'allais travailler à les réunir ici, près des autres, et en former des paroisses entièrement catholiques, au milieu de ces terres si fertiles et si faciles à cultiver (2). Il y a telle localité des États-Unis d'où on ne m'annonce pas moins de cent familles d'ici à un an. A peine y a-t-il six mois que je travaille à cette œuvre qui me paraît si belle, et déjà j'ai pu jeter les fondations de trois immenses paroisses, dont la première sera au grand complet avant trois mois (3). La plupart de ceux qui sont venus se grouper autour des croix que j'ai plantées dans ces prairies, comme des points de ralliement, sont des Canadiens émigrés aux États-Unis depuis d'assez nombreuses années.

Or, je demande aux familles que ces pauvres émigrés ont laissés en Canada, je demande aux zélés Pasteurs, aux vénérables évêques qui ont aimé et qui doivent aimer encore ces chers compatriotes, s'ils ne sont pas heureux d'apprendre que leur religion et celle de leurs enfants va être à l'avenir à l'abri des dangers journaliers qu'ils couraient au milieu des populations protestantes et infidèles, parmi lesquelles ils s'étaient d'abord réfugiés. Quel est, je ne dirai pas le prêtre, mais le plus humble Catholique en Canada, qui ne doive bénir Dieu de ce que tant de milliers de leurs compatriotes, dont la plupart passaient des temps considérables sans voir de prêtres, et mouraient souvent sans sacrements, vont voir luire des jours meilleurs, et vont être amenés, par la main miséricordieuse de Dieu, à pouvoir pratiquer leur sainte religion aussi facilement qu'en Canada?

Mais ici, on me dira peut-être "vous avez été trop loin: vous avez dépassé votre but." Et les efforts que vous avez faits pour réunir les Canadiens émigrés dans les prairies des Illinois, tout louables qu'ils sont, nous inquiètent: car voici qu'un grand nombre de Canadiens se préparent à quitter le pays, pour

(1) "C'est du profond de mon âme et de l'intime conviction de ma conscience que je fais un appel au patriotisme de mes compatriotes de rester sur le sol natal, afin de leur épargner bien des regrets, des déceptions, de l'ennui, de la misère..." (Lettre de M. Lebel, missionnaire canadien à Chicago, du 30 avril 1852.—Voir les Mélanges de mardi, 11 mai.)

M. M. Joseph Belland et Narcisse Luneau, de la Rivière du Loup (district des Trois-Rivières), Aug. de Dehaie, de St. Ambroise de Kildare, J. Die. Baudoine et Alex. Morrison de Maskinongé, Narcisse Luneau, J. B. Beaudoin, Horatio Monroau, Joseph Corbin, Peter Lessard et autres compatriotes arrivés de Bourbonnais, attestent par une déclaration solennelle dans la Minère du 11 mai 1852, les avantages de ce coin des Illinois. "Nous n'avons trouvé," disent-ils en s'adressant à M. Chiniquy et Courjault, "que déception amère, que affreux déceptions, que misères, que privations; rien en un mot de ce que vous aviez fait croire, mais bien tout le contraire..."

"Vous nous avez donc induits dans une déplorable erreur par les peintures exagérées des richesses et des avantages extraordinaires de Bourbonnais, que vos écrits mentionnaient." (Voir aussi les Nos. des 7 et 11 mai courant des Mélanges.)—(Réd.)

(2) "La végétation en général n'est guère plus de bon heure, et est moins rigoureuse aux Illinois qu'au Canada." (Lettre de M. Lebel, du 30 avril.)—D'autres correspondants parlent des courbes dures du Bourbonnais. (Voir le dernier No. des Mélanges.)

(3) Nos correspondants, Stanislas Lamarche et autres, parlent de la très faible importance du village de Bourbonnais, (voir les Mélanges du 11 mai courant). D'après les avantages naturels de l'endroit, ces trois paroisses ne seront pas de siot prospères autant qu'elles sont vastes. (Réd.)

"émigrer, attirés par la peinture que vous avez faite de ces contrées lointaines." A cela, je répondrai que ce n'est pas ma faute, si un grand nombre de mes compatriotes se trouvent mal à l'aise, et ne savent pas comment s'établir dans leur propre pays, —et je répéterai ce que j'ai déjà dit: "Si un si grand nombre de Canadiens manquent d'espace, de pain, de liberté; et s'ils vont ailleurs chercher ces trois éléments essentiels à la vie des familles, comme à celle des peuples, en suis-je la cause?"

Or, puisqu'il faut absolument le dire, je le dirai hautement et hardiment: Le jour où les maîtres du Canada donneront une des plus belles portions de nos terres, à quelques favoris anglais et français, ou à des spéculateurs sans entrailles, ce jour là, l'espace, le pain, la liberté seront ôtés à une immense partie du peuple Canadien.

Au lieu de crier à l'exagération, qu'on lise donc avec sang froid, le sombre récit des souffrances et des privations de toute espèce, que subissent depuis huit à dix ans, la plupart des courageux colons des Townships de l'Est, telles que les 12 missionnaires de ces Townships nous les ont décrites, —et qu'on ne dise si ces infortunés colons n'étaient pas la victime de la plus odieuse tyrannie, lorsqu'en conséquence du refus qu'on leur faisait de les laisser s'établir à des prix raisonnables sur les premières terres qu'ils rencontraient, ils étaient obligés de s'enfoncer si loin dans ces impenetrables forêts, pour n'y trouver à la fin que la misère la plus extrême! De deux choses l'une, ou les douze missionnaires des Townships ont menti à leur pays, en dépeignant l'état de la plupart des colons de nos Townships de l'Est, ou une grande partie de nos compatriotes qui se sont hasardés les premiers à pénétrer dans ces forêts, y ont enduré d'insupportables privations. Depuis huit à dix ans, le Canada n'a-t-il pas constamment retenti d'un bout à l'autre des cris de douleur et de désespoir qui sortaient du fond de nos forêts? Avant même que les 12 missionnaires des Townships nous eussent montré le triste tableau des souffrances de ces populations, le pays tout entier ne savait-il pas déjà qu'il y avait au fond de ces forêts tout un peuple qui se débattait dans les angoisses de la misère? Est-ce un crime si, jusqu'à présent, le gouvernement canadien a seul ignoré ces maux, ou si, les ayant connus, il a manqué de volonté ou de moyen pour y porter remède?

Diriez-vous que l'espace manque aux Canadiens, dont le pays est vaste, semble une absurdité, mais c'est pourtant une vérité. Et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est une vérité dont le peuple est la victime: c'est une vérité qu'il comprend malgré tous les efforts qu'on fait pour la lui cacher: Et les milliers de familles qui ont déjà émigré, ou qui se préparent prochainement à le faire, en sont les irréversibles témoins.

Croyez-moi, M. l'Éditeur, il n'y a qu'un moyen d'arrêter ou de diminuer l'émigration, et ce moyen ne consiste pas à publier des pamphlets contre Bourbonnais, comme on vous l'a fait faire (1), sans que vous vous en soyez douté; ce ne sera pas non plus en ouvrant

(1) Notre position relativement aux Mélanges est, de fait, absolument indépendante, et nous n'avons l'habitude de faire que le bon et le convenable à notre jugement. Rarement des suggestions nous arrivent; nous devrions plutôt dire qu'aucune ne nous est encore parvenue depuis que nous tenons ici la plume de rédacteur. L'autorité épiscopale elle-même, dont il n'est pas besoin de dire combien nous vénérons le haut caractère et respectons les lumières, se sent sans abandonner au désavantage de ne recevoir ses conseils que lorsque nous les sollicitons. Certaines allusions peuvent être trop fréquentes de M. Chiniquy rendent depuis longtemps nécessaire cette explication de notre part, et d'autres en profiteront sans doute avec lui. (Réd.)

vos colonnes aux soupçons, non pas d'un homme, mais d'une femme (1) qui s'ennuie à Aurora, ni en parlant des serpents à sonnettes ou des fièvres tremblantes, dont personne n'a peur par ici (2), qu'on opposera une digne sérieuse à l'émigration; mais ce sera uniquement en mettant les terres non cultivées du Canada à la portée de tous; et, pour cela, il faut obtenir deux choses du gouvernement canadien: la 1ère, c'est de donner en pur don la terre à celui qui veut la défricher et la cultiver; la 2nde, c'est la construction de routes qui rendent ces terres d'un accès moins difficile.

Est-ce moi qui ai fait sortir du Canada, les milliers de familles canadiennes que nous rencontrons à chaque pas sur le territoire Américain? Mais les causes qui ont fait perdre au Canada un si grand nombre de ses enfants, subsistant toujours, ne soyez pas surpris en Canada, si l'émigration prend tous les jours des proportions qui vous inquiètent et qui me désolent moi-même.

Est-ce ma faute si, un jeune homme donne dix fois moins d'argent, de sueurs et d'années, pour s'établir aux Illinois, que dans les Townships (3)?

Est-ce ma faute si les habitants de Bourbonnais, qui ne sont ici que de l'étranger, ont déjà acquis un tel degré de prospérité, qu'ils sont un objet d'admiration même aux Américains des villes voisines; tandis que les courageux, mais infortunés habitants du Saguenay, rés dix à douze ans des plus durs travaux, sont réduits à mendier, pour ne pas mourir de faim?

Je suis canadien par la naissance et par le cœur. Et si je n'ai pas fait de belles phrases (4) je crois avoir fait des œuvres, comme qui que ce soit, pour montrer à mon pays que je l'aime et que je lui suis dévoué—Et je ne comprends pas encore comment je perdrais l'estime de mes compatriotes, en me dévouant au salut de ceux d'entre eux qui sont les plus abandonnés et les plus dignes de compassion, puisqu'ils sont privés du bonheur de vivre dans leur patrie. Je déplore plus que qui que ce soit l'émigration—et il n'y a que lorsque j'ai eu vu de mes propres yeux, et entendu de mes propres oreilles, qu'on manquait en Canada de la volonté ou du pouvoir de faire une telle fatale émigration, que j'ai eut devoir la diriger dans l'intérêt de mon peuple, comme dans celui de la religion, de manière au moins à ce que nos chers compatriotes ne fussent pas exposés à perdre la Patrie du ciel, après avoir perdu celle de la terre.

Si, en Canada, vous faites de l'émigration une affaire personnelle, au lieu d'une affaire de principe—si, au lieu de dire: "fixons notre jeunesse sur le sol canadien, par les avant-

(1) Les soupçons de cette femme, que nous voyons accompagnés de tant d'autres, ont certainement quelque poids. Il faut songer que la prospérité des Illinois n'est pas ce qui cause les soupçons des colons trop nombreux qui ont émigré ou d'un grand nombre de ceux qui s'éloignent. (Réd.)

(2) Il s'agit moins de la peur que du mal. L'insalubrité du climat des Illinois est attestée par M. Lebel, et tous ceux qui arrivent à Bourbonnais parlent des miasmes pestilentiels dont l'air y est chargé. Des autorités écrites nous assurent d'ailleurs, que les exhalaisons des prairies basses et marécageuses des Illinois sont très-dommées malsaines. (Réd.)

(3) On ne s'établit pas aux Illinois (jeune homme ou père de famille) sans une somme excédant de beaucoup le montant supporté par M. Chiniquy. Il faudrait, dit-il, cent à deux mille piastres. (Lettre de M. M. O. Clark dans les Mélanges du 7 mai courant.) Ce témoignage est corroboré de plusieurs émigrés venus dernièrement de Bourbonnais. (Réd.)

(4) M. Chiniquy se trompe, car sa lettre insérée dans les Mélanges du 22 août dernier et les phrases qu'il y emploie, font honneur à sa littérature. Mais un tel point, qu'il s'agisse de lui ou de ses adversaires, est moins qu'essentiel. (Réd.)

LE MONTAGNARD
OU LES
DEUX REPUBLIQUES
1793—1848.
(Seconde partie—1848.)
La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.
CHAPITRE HUITIÈME.
(Suite.)
En parlant ainsi, serait dans ses bras la jeune fille et l'embrassait.
—Oh! continua-t-elle d'une voix pleine d'affection, tu es un ange auquel Dieu devrait donner toutes joies et tous les bonheurs.
Il releva le front de Madeleine:
Il ne faut pas croire, au moins, que le pauvre vieux malade qui était là sur son lit avec la fièvre et la misère, ne voyait rien, n'entendait rien, ne devinait rien. Je ne t'en ai pas parlé, car il y a de ces mensonges si pieux... Mais j'ai bien vu, un soir que tu pleurais, ce que M. Vauclap apportait de l'argent pour

payer tous les médicaments qu'on m'ordonnait, tu m'as dit que c'était une pratique qui t'avait avancé sur le ouvrage... Je ne t'en veux pas, ma chère Madeleine, mais, vois-tu ce ne peut pas durer.
—Ah! mon père, dit tout à coup Madeleine, dont le visage rayonna, d'une leur subite. Cet homme du marché des innocents qui vous a dit de vous adresser à lui, M. de Lavrill... Lavrillière.
C'est cela! reprit Dominique, qui s'était redressé avec hauteur, que j'aie m'expliquer le prix du service que je t'ai rendu! Je rougis seulement d'y penser. N'est-ce pas lui dire: "Vous me connaissez bien, Monsieur, moi voilà, donnez-moi de l'argent." Appelez cela comme tu le voudras, Madeleine, de l'orgueil! Oui, j'en ai, mais surtout pour toi, que je voudrais voir comme toutes les jeunes filles qui passent dans la rue au bras de leur père et que je regarde avec envie; pas une n'est aussi jolie que ma Madeleine, pas une n'a ses beaux yeux noirs et son sourire d'ange, je les regarde, vois-tu, usqu'à ce que je ne puisse plus les apercevoir, et je me dis: Quelle serait belle ainsi! Ah! vois-tu, c'est un rêve à rendre fou un pauvre père comme moi; il m'a bien souvent donné la fièvre! mais je ne m'expliquerai jamais le prix d'un service.
—Je t'assure, dit d'une voix douce Madeleine, en se levant sur la pointe des pieds pour embrasser Dominique, que je me trouve très bien avec ma petite robe grise.
—Et puis encore, continua Dominique, dont la voix devenait rude et qui s'animait en par-

lant, comme cela arrive toujours, quand je descends l'escalier, mon cœur bat à m'étouffer tant j'ai peur de rencontrer M. Arthur; quand je l'entends je sens le rouge me monter au front et je détourne la tête. Cet argent, j'en suis promis de le lui rendre au bout de huit jours; que dit-il à penser?
—M. Arthur est bon!
—Je n'ose plus lui parler, j'ai honte à le regarder. Que ne l'ai-je refusé quand il est venu si noblement; aujourd'hui ou demain, qu'importe ce qu'il lui ad venu! Je t'aime bien, Madeleine, je t'aime de toutes les forces de mon cœur, toi, mon enfant! Eh bien! il y a des jours, je te le répète, où je suis prêt à me faire sauter le crâne, tu pleures... pardonne-moi mon enfant, c'est mal; j'ai la fièvre, vois tu, je ne sais pas ce que je dis. Ma pauvre petite Madeleine chérie que je voudrais voir si heureuse, avec des couleurs sur les joues et ja mais de larmes dans les yeux.
—Je ne me plains pas, mon père, murmura la jeune fille en entourant de ses deux bras le cou de Dominique.
—Pauvre martyre, pas un murmure ne s'échappe de ta bouche d'ange, mais, je te le répète, ta pâleur se plaint et gémit pour toi. Malgré toi pleurent les pauvres yeux épuisés par le travail. Non, tu as beau dire; il n'y a pas de justice en ce monde. C'est à en perdre la raison et la perdre!!!
Nous sommes bien impuissants à rendre cette scène déchirante de profonde désolation; mais c'était à la fois triste, affreux et touchant de voir le vieux soldat tenant appuyé sur sa

poitrine la tête de sa fille et baisant ses cheveux avec une expression de douleur indéfinissable.
—Oh! oui, reprit-il d'une voix, lente comme se parlant à lui-même. Plus heureux ont été ceux de mes vieux camarades qui sont morts sur les champs de batailles d'Iéna, d'Eylau, de Friedland... oh! oui, plus heureux! Ils sont morts avec un bon boulet de fer dans la poitrine et tout à été dit; à cette époque là, Madeleine, tu n'étais pas née, et si le soldat Dominique était mort, il n'aurait conté une larme à personne, et n'aurait jamais sur ce que la misère apporte de honte et de supplice.
—Mais il n'aurait pas en aussi les deux bras de sa fille perdus à son cou, et il ne l'eût pas entendu lui dire: père, je t'aime!...
Le vieux soldat essaya silencieusement les larmes qui coulaient sur les yeux de son enfant et alla s'asseoir dans un coin de la chambre. Son front était sombre, et ses yeux éteints à terre avaient une expression douloureusement méditative.
Madeleine, tout en cherchant dans une corbeille d'osier son ouvrage de broderie, regardait son père, et, appuyant d'un mouvement brusque les deux mains sur ses yeux encore gonflés de larmes, elle dit d'une voix qu'elle essaya de rendre enjouée.
—J'allais oublier la mie de pain de mes pauvres moi naïux, ils sont là, sur le toit; qui m'attendent, vois-tu, père, les oiseaux, ça vole vers le ciel, et le bien qu'on leur fait se rapproche de Dieu.
Pendant qu'elle parlait, elle avait été cher-

cher un petit morceau de pain placé avec un grand soin dans une armoire; puis elle ouvrit la fenêtre, et tout en frottant sur le bord, elle se mit à fredonner sa chanson habituelle. Mais sa voix malgré elle tremblait sur ses lèvres.
Quelques minutes après, elle reforma la fenêtre, prit sa broderie et alla s'asseoir sur un petit escabeau tout à côté de son père.
Dominique n'avait pas fait un mouvement. Il pensait. Hélas! elles sont bien tristes les pensées qui naissent des sanglots du cœur pour aller aux rêveries de la tête.
—Père, dit Madeleine en renversant sa tête en arrière sur les genoux du vieux soldat, parle moi donc un peu; je travaille bien mieux quand tu me parles; ma broderie sera faite aujourd'hui, et en la portant je suis sûre d'avoir de l'argent. Voyons, à quoi penses-tu? c'est mal de ne pas embrasser votre fille quand elle vous tend son front.
—Dominique embrassa Madeleine, puis se leva brusquement.
—Oui, dit-il, c'est décidé; je n'ai plus d'ailleurs que cette seule ressource, il faut la tenter.
Tout en parlant, il décrochait sa vieille redingotte bleue pendue à un clou.
Ses joues avaient repris de l'animation et son visage n'avait plus cette expression décolorée qui en contractait tous les traits. Il fit un peu de chose pour réveiller l'espoir dans le cœur même le plus désolé.
—Tu vas encore sortir, père, dit Madeleine: